

ART, ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE

**UN JUSTE EN TOURAINE :
PAUL BURTY HAVILAND**

Jacques BODY*

Chers amis de l'académie de Touraine, chers amis d'Yzeures,
Vous me voyez à la fois très heureux, très honoré, et très éprouvé.
Heureux d'être parmi tant d'amis, d'autant que les amis de nos amis sont nos amis ; très honoré parce que nous allons devoir entrer dans l'intimité d'illustres familles amies, familles de grands artistes, or, – nouveau dicton –, les familles de nos amis sont aussi un peu nos familles ; et très éprouvé parce qu'en venant ici célébrer la mémoire d'un *Juste entre les nations*, nous allons par force évoquer la plus sombre tragédie du XX^e siècle.

Sur la chaise que je viens de libérer au premier rang, si vous voulez bien j'installe symboliquement une amie très chère, la propre fille de Paul Burty Haviland. Ce n'est pas un fantôme, elle est bien vivante, elle a 95 ans, elle reste dans son petit appartement de l'Île Saint-Louis, elle va bien « à condition de ne rien faire » m'a-t-elle dit avec humour la semaine dernière, elle n'était pas en état de venir jusqu'ici mais elle m'a chargé de vous transmettre ses amitiés. Elle avait deux ans quand son père acheta le Prieuré de la Mothe. On peut donc la considérer comme l'une des doyennes de la commune ; tout Yzeures la connaît. C'est Nicole Haviland, devenue Maritch par son mariage avec le philosophe serbe, dont elle est veuve depuis

* Vice-Président honoraire de l'Académie de Touraine.

longtemps. Et désormais, pour plus de clarté et de simplicité, je m'adresse à elle.

Chère Nicole Maritch-Haviland, pour vous présenter au public à travers père et mère, j'ai là deux livres, deux très beaux livres d'art, richement illustrés. Mais je brûle cette étape, j'y reviendrai, je remonte d'abord jusqu'à la génération de vos grands-parents. J'ai annoncé des familles et des familles d'artistes, il s'agit là ni plus ni moins de deux dynasties.

Votre grand-père paternel, Charles Haviland (1839-1922), est un grand industriel américain, fils aîné et successeur de David Haviland, le fondateur des célèbres Porcelaines *Haviland and Co* qui ont fait longtemps la prospérité de la ville de Limoges et sa notoriété en Amérique.

Votre grand-père maternel, le bijoutier-verrier René Lalique (1860-1945), en revanche, n'est pas un riche héritier ; il est né dans une ferme de Champagne, sa mère était brodeuse en chambre. Apprenti horloger puis apprenti joaillier, il complète sa formation de dessinateur à Londres pendant deux ans, travaille pour plusieurs grandes maisons de Paris et crée sa propre joaillerie en 1885, il a vingt-cinq ans. L'exposition universelle de Paris 1900 le projette aux avant-postes de l'Art nouveau. Il va se retrouver lui aussi à la tête d'une très importante firme, immeuble dans Paris, usine en banlieue dès l'avant-guerre de 1914, et plus encore, après-guerre, nouvelle usine en Alsace. Unissant le beau et l'utile par la création d'objets d'art, avec lui l'Art nouveau bascule vers l'Art déco.

En sautant la génération de vos parents, j'ai trompé mes auditeurs et mes lecteurs. Ils imaginent déjà ce mariage de vos père et mère, l'une Française l'autre Américain, comme un mariage arrangé : une alliance internationale, industrielle et commerciale, entre le verre et la porcelaine conclue par deux grands industriels du luxe, – tels étaient réellement vos deux grands-pères.

Erreur complète sur le mariage. Ce fut l'union de deux solitudes, deux orphelins de mère, deux artistes en mal de reconnaissance. Certes, ils avaient grandi dans le même milieu, celui des artistes parisiens. Votre père était un Américain de Paris, né et mort à Paris dans les quartiers les plus chics : né dans le VII^e arrondissement dans l'hôtel particulier néogothique que son père s'était fait construire au 29 de l'avenue de Villiers, car la recherche artistique, pour la décoration des porcelaines de Limoges, se faisait pour moitié à Paris ; mort dans le VIII^e, sur les bords de la Seine, dans l'immeuble



Paul Burty Haviland, autoportrait.

que son beau-père, René Lalique, avait dessiné et s'était fait construire au tout début du siècle : vitrines d'exposition et magasin au rez-de-chaussée, ateliers de création dans les étages, logement familial au quatrième, sur le cours La Reine aujourd'hui cours Albert I^{er}, et les passants peuvent toujours admirer le portail en verre moulé au numéro 40.

Vos deux grands-pères avaient participé à la mode du japonisme lancée par le célèbre collectionneur et historien d'art Philippe Burty. Charles Haviland fait mieux : devenu veuf, il épouse la fille de Burty, Madeleine, celle que Victor Hugo appelait « la petite porcelaine bleue », qui lui donne trois fils, à commencer par votre père. Tout citoyen américain qu'il restera longtemps, sa langue *maternelle*, c'est le français ! Quand le petit Paul, notre futur héros d'Yzeures-sur-Creuse, a quatre ans, ses parents veulent avoir son portrait, c'est l'usage de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie, la photographie est encore dans l'enfance. Le beau-papa Philippe Burty leur conseille un bon peintre, un dénommé Auguste Renoir qui commence d'avoir une bonne cote.

Pourquoi ce portrait n'est-il pas resté dans la famille, une jolie frimousse, en costume marin fantaisie, aujourd'hui au Nelson-Atkins Museum of Art? C'est dire le milieu où vivent vos grands-parents, où grandissent vos parents.

Hélas! Chère Nicole, vous ne l'avez pas connue, cette Madeleine Burty épouse Haviland, votre grand-mère paternelle, la mère de votre père. Autoritaire, moralisateur et bigame, Charles Haviland par ses infidélités a poussé la petite porcelaine bleue au suicide. Son fils Paul ne le lui pardonnera jamais, d'autant que le fils aîné de la précédente union a été désigné comme le futur successeur à la tête de *Haviland and Co* et leur père entend que Paul obéisse déjà à ce demi-frère. En vue de quoi, il l'expédie à l'université Harvard compléter sa formation. Sa tâche consistera ensuite à gérer les ventes en Amérique.

L'adolescence de votre mère est à peine moins tragique. René Lalique était marié, avait une fille, quand il s'éprend de la fille d'Auguste Ledru (1837-1918), un sculpteur ami de Rodin, elle-même sculptrice. Quand naît la petite Suzanne, le divorce n'a pas encore été prononcé, elle ne peut donc être déclarée que «de père inconnu». Son berceau voisine avec le four du joaillier dans l'appartement de la rue Thérèse où l'artiste reçoit ses riches et belles clientes. La tuberculose rode, Suzanne perd sa mère quand elle a 17 ans, sa demi-sœur l'année suivante. Les affaires de son père sont en plein essor, il n'a guère le temps de s'occuper d'elle. Heureusement, un couple ami de ses parents l'adopte quasiment : Louise et Eugène Morand.

Il faudrait une autre conférence pour présenter Eugène Morand (1853-1930) qu'on ne mentionne plus que comme le père du diplomate et célèbre romancier Paul Morand. D'abord peintre et haut fonctionnaire des Beaux-Arts, conservateur du dépôt des Marbres, puis directeur de l'école nationale des Arts décoratifs, il est aussi librettiste et auteur dramatique, lié à Sarah Bernhardt. Commissaire de la France à la grande Exposition Quinquennale de peinture de Munich, dans l'été 1905, il a eu la chance d'y trouver un étudiant normalien transitoirement germaniste nommé Jean Giraudoux pour faire travailler son fils Paul, qui vient d'échouer au baccalauréat. Paul, fils unique, a trouvé là un frère aîné. Madame Eugène Morand, grande bourgeoise bien-pensante, était l'amie de la maman de Suzanne, elle a maintenant le souci de la bien marier, en excluant ses deux simili-frères : Paul ne pourrait pas faire carrière dans la diplomatie s'il épousait Suzanne «née de père inconnu», et on ne va pas non plus la marier à Giraudoux, qui n'a pas de fortune.

Pour fêter ses vingt ans, son père, « grand maître et bon papa », qui l'a formée au dessin et l'utilise à l'occasion, organise un bal costumé qui réunit le tout-Paris dans son hôtel particulier. Voyez la photographie, elle est reproduite dans ma biographie de *Jean Giraudoux*¹ : on voit ce dernier déguisé en Pierrot derrière Paul Morand en cardinal, les parents Morand fraise Henri IV et, au centre, le directeur de l'Opéra en Pacha.

Hélas ! les années passent, la guerre arrive, Suzanne va-t-elle coiffer Sainte-Catherine ? Nous arrivons en 1917 et les maris se font rares en France pour vingt ans. Depuis le début du siècle, Paul Haviland, exilé à New York, assigné aux importations des porcelaines de Limoges, s'affranchit un peu de la tutelle paternelle, mène une vie de dandy, accueille Picabia, et surtout se passionne pour des techniques photographiques ultra-modernes, y compris en couleur. Il fait équipe avec Alfred Stieglitz, publie dans *Camera Work*, fréquente la galerie 291 sur la Cinquième Avenue et au besoin la subventionne. Grâce à eux, la photographie fait son entrée dans les galeries d'art moderne. Il signe ses clichés *PBH (Paul Burty Haviland)*, et son cadet fera mieux, peintre et mécène de l'école de Céret (Manolo, Picasso avec Fernande, Braque, Juan Gris, Max Jacob) sous le nom de Frank Burty.

Il est temps de revenir à l'étape que j'ai brûlée, et aux deux livres que j'ai sous le coude pour présenter vos parents. Le premier livre s'intitule *Paul Burty Haviland photographe*². On y voit les plus remarquables de ses clichés, qui racontent sa vie et révèlent ses goûts et ses talents. Chère Nicole, nous avons collaboré, vous et moi, au deuxième, préfacé par la ministre de la Culture de l'époque. Il s'intitule *Suzanne Lalique, le décor réinventé*³, et il permet d'apprécier l'œuvre éminente de votre mère. D'abord humble collaboratrice de son père, puis décoratrice et peintre reconnue, elle entrera en 1936 à la Comédie française où elle deviendra, pour plus de trente ans, directrice de la décoration et des costumes⁴.

Ces deux artistes originaux n'ont pas été présentés l'un à l'autre dans quelque palace parisien. Paul a été rappelé de New York à Limoges en 1916.

1. Body (Jacques), Jean Giraudoux, coll. biographies NRF Gallimard, 2004.

2. Éditions Serge Aboukrat, 2009.

3. Sous la direction de Jean-Marc Ferrer, Limoges, Les Ardents Éditeurs, 2012.

4. J'ai fait sa connaissance en 1964 dans la Maison de Molière, à l'étage Rachel sous des fils à linges multicolores, j'ai raconté cela dans « Prélude à un centenaire », *Mémoires de l'Académie de Touraine*, t. 1, 1988. Elle s'est éteinte presque centenaire quand le volume était sous presse.

Il ne remettra plus les pieds en Amérique. À trente-sept ans, il n'a plus l'âge de se joindre aux GI qui débarquent en nombre en 1917 mais il s'est inscrit comme volontaire dans une usine d'obus de Limoges, et dès qu'il peut échapper à la compagnie de son père et de son demi-frère détesté, il file à la Chevrière, un cottage qu'il a loué au village de Crozant, dont le site romantique chanté par Georges Sand est devenu le rendez-vous des peintres néo-impresionnistes, Claude Monet, Eugène Alluaud, Armand Guillaumin... Il photographie les gorges de la Creuse, les ruines du château aussi bien que Guillaumin peignant sur le motif. Il s'est installé une chambre noire et développe lui-même ses clichés.

Or la famille Morand tous les ans passe ses vacances à Crozant. Eugène reprend ses pinceaux, Suzanne aussi. Le Paysage, voilà le trait d'union entre cette jeune femme peintre et le grand photographe pictorialiste. Ils se marient en décembre 1917, en décembre 1918 elle accouche d'un garçon, Jack. Mme Morand est la marraine et Giraudoux le parrain. Le jeune ménage a trouvé place dans l'immeuble Lalique mais n'abandonne pas l'intimité de la Chevrière, à preuve ce billet de remerciement que Giraudoux adresse le 26 septembre 1919 à son amie « franco-américaine », sa « bien chère Suzanne » : « Bien des remerciements à la Chevrière pour sa grande cheminée, son petit feu et son hospitalité »⁵.

Vous êtes née quatre ans plus tard, chère Nicole. Votre père a perdu son père et grâce à l'héritage il a acheté ce Prieuré de la Mothe que nous visiterons cet après-midi, à un kilomètre du bourg d'Yzeures, qui prend dans la vie de vos parents le relais de la Chevrière. Suzanne y développe son sens du décor, soit qu'elle peigne elle-même les différentes pièces, soit qu'elle dispose des objets qu'elle immortalisera dans une « nature morte », Paul s'appliquant à enregistrer avec son appareil les étapes de la création, la beauté de leur jardin et le charme de son épouse. Il s'est aménagé une chambre noire. Bonheur des années 1920, que la crise de 1929 vient ébranler. L'un et l'autre collaboraient avec la firme Lalique, mais la crise ne l'a pas épargnée. Marc, le jeune frère de Suzanne, y a pris une position dominante, ils ont à cœur d'assurer leur

5. Jean Giraudoux, *Lettres*, présentées par Jacques Body, éd. Klincksieck, 1975, p. 233. Les trois lettres qui précèdent celle-ci montrent que cette visite n'était pas improvisée. Autre trace de cette visite, une phrase de *Siegfried et le Limousin* : « C'est l'heure où les peintres et les chasseurs de Crozant rentrent de conserve à l'auberge Lépinat, dégoûtants de sang et de couleur. » *Œuvres romanesques complètes*, Pléiade, Gallimard 1990, p. 780.

indépendance, la Galerie Bernheim jeune accueille une grande exposition Suzanne Lalique en 1930 et Paul tente de se refaire en cultivateur-vigneron, *gentleman farmer* à la façon de ses ancêtres quakers. Un fermier vit à demeure dans une partie du Prieuré avec sa famille, il a des ouvriers, des saisonniers.

Pour évoquer cette décennie des années 1930, j'ai là une lettre qui vous est adressée, chère Nicole, par le peintre Georges Picard, juif d'Alsace né à Remiremont, lequel va trouver refuge au Prieuré pendant l'Occupation. Il est temps de le présenter, et comme on verra, le long détour par la famille Lalique n'a pas été vain.

Car Georges Picard (1857-1943) a d'abord été l'ami de René Lalique, et même son protecteur, de trois ans son aîné. Élève de Gérôme aux Beaux-Arts de Paris, devenu un peintre fresquiste quasi officiel de la Troisième République, il a à son actif des choses comme le plafond de l'Opéra de Lille, un plafond du Petit Palais, ou comme la galerie Lobau à l'Hôtel-de-ville de Paris et les pièces d'apparat à l'ambassade de France à Vienne. Membre de la commission administrative des Beaux-Arts, il a ménagé l'exposition des œuvres de Lalique au salon de 1895 et plus encore pour l'exposition universelle de Paris 1900. Devenu un ami de la famille, il a été invité au Prieuré selon notre dicton nouveau : « la famille d'un ami est un peu notre famille ». Ami de votre grand-père Lalique, il vous écrit un peu comme un grand-père bis, depuis son domicile d'Obernai, dans le triste hiver 1939-1940, au creux de la « drôle de guerre ».

Obernai, 21 janvier 1940

Ma chère petite Nicole,

Il s'excuse d'abord d'avoir tardé à répondre. La correspondance, écrit-il, était l'affaire de « la bonne maman Pic », sa femme dont il est veuf depuis 1938. Comprendre qu'il est lui-même « papa Pic » (Pic pour Picard).

Ta lettre m'a fait grand plaisir, sans fautes elle était, ce qui ne m'étonne pas de la part de mon ancienne élève,

souvenir des jours où il vous regardait enfant faire vos devoirs. Nous constaterons bientôt que vous avez conservé le goût d'écrire de jolies lettres.

aujourd'hui grande jeune fille,

vous aviez alors dix-sept ans,

maîtresse de maison qui fait, j'en < suis > sûr, marcher tout à la baguette.

Vos parents, au début de la guerre, vous avaient mis en sécurité à la campagne votre frère et vous, vous suiviez des cours par correspondance, votre maman était restée à Paris, trop occupée par la Comédie française.

Que j'aimerais te voir au milieu de tes bêtes petites et grandes, la basse-cour et les chevaux, l'usage des tracteurs ne s'était pas encore répandu, et aussi de tes gens que tu dois savoir très bien mener. Je vis en pensée avec vous bien souvent.

Embrasse ton frère, Jack, fais toutes mes amitiés à Gaby la fermière qui assurait la subsistance de la famille,

C'est le bas de la page et la suite s'est perdue, assurément des amitiés pour vos parents. Du moins, par cette lettre on entrevoit dans quel milieu Georges Picard allait vivre ses dernières années.

Par une autre lettre, celle-là adressée à Georges Picard, par un ami lui aussi «juif» ou dénoncé comme tel par ses voisins, on apprend comment, après la débâcle de l'armée française, les Allemands ont chassé tous les juifs de l'Alsace redevenant terre allemande : sommés au petit matin de faire leur valise et de rejoindre la mairie d'Obernai dans les deux heures pour être embarqués dans des autocars direction Lyon, en zone « libre », c'est-à-dire non occupée (jusqu'en novembre 1942), et là livrés à eux-mêmes. Après diverses errances, ils cherchèrent asile au sud de la « ligne de démarcation » – c'était le cas d'Yzeures. Par ordonnance du gouvernement de Vichy, ils étaient tenus d'adhérer à l'Union des juifs de France, laquelle, à partir de 1942, fournit les listes pour remplir les trains de la shoah.

Georges Picard s'abstint sûrement de signaler sa présence au Prieuré de la Mothe. À l'époque de la Grande Révolution, l'importante communauté juive d'Alsace s'était d'abord opposée au décret d'émancipation qui en 1791 faisait des juifs des citoyens comme les autres, car cette communauté disposait jusque-là de franchises, elle avait sa justice propre en particulier. « Laissez-nous tels que nous sommes », plaide encore Pierre Birnbaum dans *Géographie de l'espoir*⁶. En sens inverse, prenant le nom de Picard, les

6. Gallimard, 2004.

ancêtres de Georges s'étaient clairement ralliés au droit du sol et reniaient le dogme germanique du droit du sang. Ses parents l'avaient fait rituellement circoncire, mais lui-même n'était aucunement religieux. Le Prieuré forme un ensemble de bâtiments qui se referment autour d'une cour centrale, au sommet d'une « motte » (petite colline) entourée de terres agricoles que Paul Burty Haviland plantait de vignes. À l'écart des grandes routes, certes, mais ce n'était pas un monde clos. Le personnel, le facteur, le médecin, les voisins savaient qu'un vieux monsieur vivait là, mourut là, d'une crise cardiaque, en 1943, à l'âge de quatre-vingt-six ans, et fut enterré au cimetière d'Yzeures. Aucun des habitants n'eut la mauvaise idée qu'il s'agissait peut-être d'un « juif », ou, l'ayant eue, de la répandre.

Paul assumait le risque de le cacher. Une dénonciation, et la Gestapo l'envoyait dans un de ces « camps de travail » genre Buchenwald d'où peu sont revenus. Son courage n'était pas un hasard, et Suzanne était complice, René Laliq avait été dreyfusard. Citoyen de la libre Amérique, fils révolté, artiste des avant-gardes comme son frère Frank Burty, Paul, votre père, vous avait tiré du lit, chère Nicole, vous aviez onze ans, au lendemain non pas du 6 février 1934, jour de la manifestation des Croix-de-Feu, mais du 9, jour de la contre-manifestation, et il vous mène jusqu'au Pont de la Concorde ensanglanté : « N'oublie jamais ça, on a tiré sur des ouvriers sans armes qui réclamaient du travail. » Il avait demandé la nationalité française vers 1930 et sa demande aboutit, ô ironie de l'histoire, en 1943, sans doute parce que des fonctionnaires avaient dû tirer au clair la situation des Américains vivant en France quand l'Amérique entra en guerre.

Vous m'avez aussi communiqué une lettre très émouvante que votre mère envoyait de Paris à votre père au début de février 1944. La mort de Jean Giraudoux, emporté en trois jours par un mystérieux empoisonnement, avait bouleversé la France et Paris. Lors des obsèques à l'église du Gros-Caillou, dans le VII^e arrondissement, on ne faisait que répéter : « Quelle perte pour la France ! » Tel n'était pas le propos de la presse collaborationniste. Trois mois plutôt, déjà, *Je suis partout* avait reconnu dans le public de Giraudoux « tous ces messieurs de la littérature gaullisante, qu'on dirait spécialement revenus de Londres ».

Après la Libération, les voyages entre Yzeures et Paris ne se heurtèrent plus à la ligne de démarcation. Mais la santé de votre père se détériora, il ne pouvait plus vivre seul, vous lui servîtes un temps de garde-malade mais cette

situation ne pouvait pas durer. Il réintégra le quai Albert 1^{er}, où il mourut en 1950. Il a été inhumé néanmoins à Yzeures, où votre mère l'a rejoint en 1989.

Pour en venir à la conclusion, voici une lettre, de vous celle-là, adressée à Lise autant qu'à moi, le 24 octobre 2013, datée de Novi Sad, car vous avez longtemps gardé l'habitude de passer l'hiver dans votre belle-famille :

Chers amis,

J'ai perdu mon frère Jack quelques jours avant mon départ pour Novi Sad. Vous l'avez peu connu parce qu'il se tenait volontairement à l'écart.

En effet, je me souviens surtout d'une exposition de ses poteries, qu'il laissait parler pour lui. Vous enchaînez là-dessus, avec grâce, une confession pudique et un compliment amical.

Cette timidité vous en évoquera une autre que vous avez su vaincre par un charme particulier.

Je vous embrasse ainsi que votre belle Touraine.

Ces derniers mots cités pour le bonheur de notre Académie.

Votre «timidité», et celle de votre frère, c'était celle de votre mère, qui s'enfuyait avenue de l'Opéra les soirs de premières pour qu'on ne la traîne pas de force se faire acclamer sur la scène à l'heure du grand rideau. Votre père s'était mis au service de son beau-père comme de son père et comme de Stieglitz avant de partager ses curiosités de graphologue et d'astrologue avec les nombreux amis de passage et ses dons de sourcier avec les habitants d'Yzeures. Il n'était pas homme à se mettre en avant, à revendiquer une médaille. Ni lui ni personne dans la famille n'a songé qu'il méritait celle des «Justes entre les nations».

Il la doit à son éditeur, Serge Aboukrat, le célèbre galeriste de la plus petite et la plus jolie place de Paris, la place Furstenberg, derrière Saint-Germain-des-Prés. Il s'est chargé de constituer le dossier, de transmettre au service des archives du Mémorial de la Shoah tous les papiers concernant Georges Picard qui étaient restés dans la famille Lalique Haviland. La médaille vous a été remise, à votre frère et à vous, dans cette même salle des fêtes où l'Académie de Touraine tient aujourd'hui sa séance décentralisée. C'était le 3 juin 2007. Le *Bulletin municipal* de septembre 2007 décrit la cérémonie,

avec une gracieuse photo de vous aux côtés de Jack face au premier secrétaire de l'Ambassade d'Israël et il énumère les nombreuses personnalités présentes, dont votre serviteur, mais après Serge Aboukrat, qui avait fait le déplacement. Je saisis cette occasion pour le remercier publiquement. Il m'a mis en relations avec Mme Karen Taïeb, archiviste du Mémorial de la Shoah, qui m'a bien aidée comme vous avez pu voir. Merci également à Alain-Charles Dionnet⁷ et au musée des Beaux-Arts de Limoges qui nous a autorisé à publier ce bel autoportrait.

Quant à vous, chère Nicole, merci de nous avoir laissé croire que nous étions un peu de la famille, de vos familles, de ces familles d'artistes célèbres dans la vaste famille des arts. Votre modestie va en souffrir, je brandis un troisième livre qui les regroupe, *Lalique-Haviland-Burty, Portraits de famille*⁸, vous l'avez écrit avec la collaboration de votre belle-fille Catherine de Léobardy, et je parle à votre place pour récapituler ce que vous seule pourriez dire et, trop modeste, ne proclamerez jamais d'un coup comme je fais là :

«Les archives de mon arrière-grand-père Burty sont à l'Institut national de l'Histoire de l'Art, Les Porcelaines Haviland sont dans toutes les collections d'arts décoratifs, et un musée leur est dédié à Limoges ; il existe deux musées Lalique, l'un ancien au Japon, l'autre très moderne dans l'ancienne usine Lalique de Wingen-sur-Moder au nord de Saverne, et les archives de ce grand-père sont au Musée des Arts Décoratifs à Paris, dans le prolongement du Louvre ; les maquettes de décors que ma mère découpait elle-même sur un coin de table du Prieuré sont conservées précieusement dans la Bibliothèque-Musée de la Comédie-Française, au fond du Palais-Royal, à côté du Grand Véfour. Quant à mon père, ses photos sont pour l'essentiel au Musée d'Orsay, à Limoges et aux Arts décoratifs de Paris, et son nom gravé sur les murs du Musée Yad Vashem de Jérusalem.»

7. Conservateur au Musée des Beaux-Arts de Limoges, il a publié un très remarquable article : «Paul Burty Haviland, photographe. À propos d'une importante acquisition du musée des Beaux-Arts de Limoges», Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin, t. CXXI, 2013, p. 253-266.

8. Nicole Maritch-Haviland, Catherine de Léobardy, Lalique-Haviland-Burty, Portraits de famille/Family Portraits, Édition bilingue, Limoges, Les Ardents Éditeurs, 32 €.

